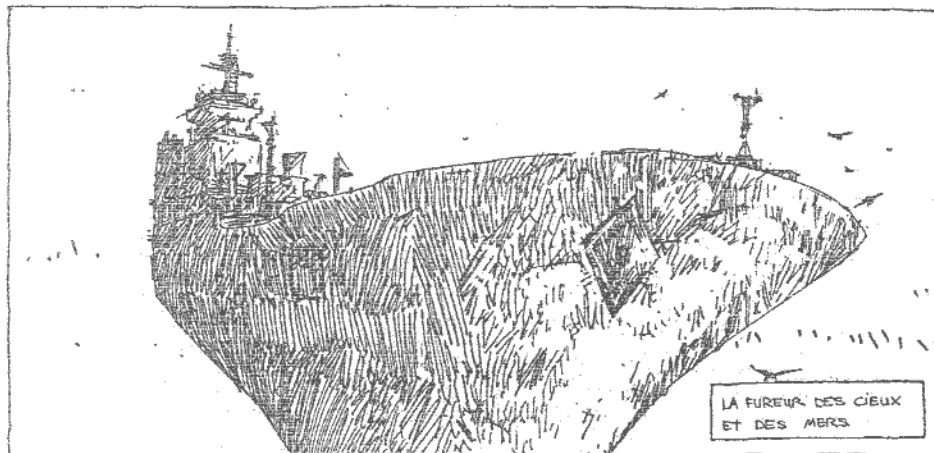




LA FUREUR DES CIEUX
ET DES MERS.



NE SERA PLUS POUR NOUS



QU'UN SOUVENIR FUNESTE.

→ 300000 11/12. ©

AINSI SQUATTENT-ILLES



Sans droit ni titre

Le mois de septembre 2006 aura vu naître un charmant petit squat à Nancy. Le Cambouis, l'association éNa (espace nancéen autogéré) a été créée après que Laurent Hénart (responsable des affaires culturelles de la ville de Nancy) ait pris contact avec des squatteuses suite à diverses occupations antérieures dans le but de négocier l'obtention légale d'un lieu autogéré, culturel et militant. Après de nombreuses tribulations que je ne m'aventurerai pas à vous conter, éNa s'est tout simplement fait remballer par la mairie, le jour où les clés d'un lieu auraient dû être données. C'est pas étonnant, vous allez me dire... Bref, toujours est-il que quelques semaines après, des gen-te-s ont tout de même décidé d'entrer dans le lieu et de s'y installer. L'aventure aura duré trois semaines, brèves, mais riches en expériences, en rencontres, en fous rires... Je vous laisse avec deux habitant-e du Cambouis, qui vont tout vous expliquer en détail.



Interview avec Björn et Agnetha, habitant-e à l'éNa.

1. Tout d'abord, comment se sont passées l'entrée et l'installation dans les lieux ?

Björn : Un petit groupe a décidé d'investir un vieux garage situé dans un quartier de plus en plus à l'abandon de Nancy, près d'une cité périphérique. L'installation était ce qu'il y a de plus classique. On a d'abord attendu d'avoir une lettre nous certifiant qu'on était bien occupant-e-s depuis plus de 48h afin d'obtenir le statut légal d'occupant-e sans titre. Puis, nous sommes rentré-e-s sans aucune effraction dans cet ancien garage. Il a juste fallu faire un tout petit peu d'exercice physique en escaladant un mur d'1m80, tout simplement. Après, il y avait un objectif assez important qui était un concert qui devait se dérouler 5 jours plus tard dans le lieu, et du coup, il fallait d'une part nous faire un lieu de vie décent assez rapidement pour pouvoir quand même tenir le coup 5 jours, et préparer cette salle de concert, qui était une grosse tâche aussi, au vu de l'état de cet ancien garage abandonné depuis 9 ans. Donc, il y a bien eu 2 bonnes journées passées à virer toutes les merdes accumulées, les restes du garage, les ordures balancées chez nous par la maison voisine, puis faire un lieu un minimum décent, avec une petite cuisine, un petit coin sleeping pour dormir, des chiottes qu'on a fait beaucoup trop tard.

Agnetha : D'ailleurs, pendant une semaine, il n'y avait que des chiottes pour mecs.

Björn : Ça a du être un des points les plus chiants de la première semaine, au moins pour toutes les filles, et même pour le caca du matin, on peut le dire ! Tout ça s'est fait au fur et à mesure, avec le soutien d'un bon gros collectif d'individu-e-s qui rassemblait, sur la première semaine, entre 20 et 30 personnes, qui ont mis la main à la pâte, selon leurs disponibilités et leurs capacités. Ça s'est fait avec les moyens du bord, ce que chacun-e pouvait ramener comme matos pour bricoler, pour nettoyer cet espace et enrichir le trésor de guerre de l'éNa, pour en faire ce qu'il n'a pas été, c'est-à-dire un futur paradis qui aurait pu durer.

2. Puis, quel a été le mode d'organisation choisi pour répondre collectivement aux questions, problèmes, nécessités, projets... ?

Agnetha : Le premier jour, on n'était vraiment pas organisé-e-s. On est tou-te-s rentré-e-s à la suite et on s'est éparpillé-e-s pour ramasser des petits bouts de verre, pendant que d'autres attendaient dehors qu'on ouvre la porte.

Björn : Les débuts furent forcément un peu chaotiques, le temps que chacun-e trouve sa place, que chacun-e sache ce qu'il le avait envie de faire dans le lieu, entre celui qui était plus travaux de bricolage, ceux qui ont eu des ampoules de trop balayer, les doigts pourris par la vaisselle.

Agnetha : Mais ça s'est vite organisé avec les réunions du soir.

Björn : En général, un peu tout y était décidé, la vie au quotidien, ce qu'il y avait à faire, l'organisation du lendemain, les choix « stratégiques », juridiques, les projets à moyen terme, les activités à mettre en place au plus vite, les relations avec le voisinage, les problèmes de vie au quotidien dans le lieu.

Agnetha : Après, pour l'organisation des tâches, on faisait des listes quotidiennes de choses à faire pour les gen-te-s qui venaient de l'extérieur et qui ne savaient pas trop où se mettre ou quoi faire.

3. Concrètement, qu'est ce qui a été mis en place et ouvert au public ?

Björn : La première semaine, il y a eu tout d'abord la prise de contact avec le voisinage, avec des « portes ouvertes » le matin, et pour le café à 6h du matin pour les gen-te-s qui allaient au travail. Comme il y avait un arrêt de tram juste devant l'entrée, c'était un bon moyen de communiquer avec les gen-te-s, pour leur expliquer un peu ce qui se passe, rassurer ceux qui ont peur, et leur donner peut-être envie de s'intéresser à ce qu'on fait tout simplement.

Agnetha : Pour ça, on avait écrit des tracts. Un qui présentait un peu pourquoi on était là, ensuite un pour le repas de quartier, et enfin un pour donner notre avis sur la précarité de nos activités pour le moment et décrire la diversité de ce qu'on voulait faire, histoire de pas se mettre les voisin-e-s à dos après les concerts. Sinon, on a donc fait deux concerts, un repas de quartier et une soirée projection.

Björn : Le premier concert, pour l'ouverture, il y a eu une petite session acoustique d'un groupe local, puis 3 petits concerts punks, et enfin une soirée électro bien festive avec, à notre grande surprise, pas tant de flics que ça pour une première soirée ouverte au public, avec la porte ouverte quasiment toute la soirée. Ce soir-là, il y avait, je pense, entre 150 et 200 personnes. C'est carrément surprenant d'avoir eu autant de monde pour un concert qui ne s'est fait quasiment avec aucune com. Le deuxième concert, 4 jours après, s'est fait avec un groupe suisse de garage surf et un groupe punk allemand en tournée ensemble, puis un petit groupe local pour finir. Ce coup-ci, il y avait environ 80 personnes, ce qui reste relativement honnête pour un mardi soir.

Agnetha : Pour le repas de quartier, on avait distribué des tracts à tou-te-s les voisin-e-s et on avait mis des affiches sur la porte. On a fait toute la bouffe le matin même et du punch aussi. Il y a eu plein de monde, dont beaucoup d'ami-e-s, et une petite dizaine de voisin-e-s.

Björn : Il y a eu certainement beaucoup de monde effrayé par le mauvais temps parce qu'il pleuvait très fort, ce jour-là.

Agnetha : En plus, on leur avait dit que ça serait dehors, mais finalement on l'a fait dedans à cause de la météo, et certain-e-s ne devaient pas être au courant. Mais sinon, tou-te-s ceux à qui on en avait causé trouvaient ça vachement bien, étaient super motivé-e-s, même s'elles ne pouvaient pas venir pour différentes raisons.

Björn : Je pense que les gen-te-s devaient s'y plaire parce que la plupart sont resté-e-s tout l'après-midi. Puis, il y a eu la « projection », qui s'est organisée un peu à l'arrache. Le vidéo-projecteur, le film et toute l'installation ont été récupérés et mis en place le jour même... On avait affiché sur la porte d'entrée une annonce pour la projection du film « L'an 01 », qui, suite à des problèmes techniques, n'a pu être diffusé dans son intégralité, et donc il y a eu des courts métrages et « la bande à Bonnot » pour une trentaine de personnes environ. Il faut savoir que cette soirée projection s'est finie dans le cadre d'une très belle soirée sur ABBA, supporter officiel de l'éNa.

Agnetha : Juste encore le dernier soir, on a fait une petite fête avec juste de la musique, pendant qu'on débarrassait le reste de nos affaires.

4. Quelles ont été les relations avec le voisinage, votre place dans le quartier ?

Agnetha : On s'est ouvert-e-s sur le quartier dès qu'on est arrivé-e-s, avec la porte ouverte dès le premier jour. On a pu leur distribuer des tracts écrits la veille et causer avec eux. Puis, un matin, dès 6h00, on a distribué du café et discuté avec les gen-te-s qui allaient au travail. On a aussi fait plein de porte-à-porte chez les voisin-e-s pour donner les tracts, présenter le lieu, les inviter au repas de quartier, à la projection... Globalement, elles réagissaient bien et avaient l'air super motivé-e-s, sauf une personne qui voulait faire une pétition contre nous, et de temps en temps une ou deux personnes qui n'étaient pas super contentes, mais sinon, tou-te-s les gen-te-s avec qui on parlait étaient vraiment heureux-ses et nous soutenaient à fond. On a fait une liste de choses dont on avait besoin qu'on a affiché devant la porte, et elles nous amenaient tou-te-s pleins de trucs, des couverts, de la vaisselle, du matos de nettoyage. Certaines personnes sont venues, pas trop rassurées, et sont reparties toutes contents et rassurées après avoir discuté avec nous.

Björn : Après, ce qu'on peut dire, c'est que ça a touché des personnes de très jeune âge jusqu'à des retraité-e-s du quartier, qui passaient même pour certain-e-s assez régulièrement prendre des nouvelles, discuter un peu, voir ce qui se passait. C'est vrai que ça fait vraiment du bien, dans la vie d'un lieu, surtout en squat où des fois tu as un effet de renfermement entre les habitant-e-s.

Agnetha : On était libertaires anti-sectaires, quoi !

Björn : Après, dès le moment où tu organises des concerts, tu as toujours un petit lot de boulets qui prend le squat comme une salle de consommation, même pire dans un squat où pour certain-e-s tout est permis... Donc après il faut recadrer les choses avec les gen-te-s pour leur expliquer où illes sont et quelle est la démarche du lieu. Après, ça dépend du taux d'alcoolémie de la personne en face de toi, mais ça n'a pas trop mal marché quand même. Puis, le gros problème majeur, en tout cas par rapport aux concerts, c'est avec les voisin-e-s, mais après, c'est des rapports humains. C'est comme quand tu as un appart, tu t'entends avec tes voisin-e-s, mais dans le tas, il y en a souvent tin-e ou deux avec qui ça marche moins bien.

Agnetha : Puis on fait une pétition pour nous soutenir et ça a super bien marché, on a eu beaucoup de signatures. Pareil pour des attestations pour le voisinage, où les gen-te-s disaient ce qu'illes pensaient de nous, et n'hésitaient pas à les remplir, même s'illes devaient fournir une photocopie de leur carte d'identité avec pour le tribunal.

Björn : Les gen-te-s toquaient à la porte quand il n'y avait plus de place sur la pétition pour en redemander. Cool ! Si le projet a vachement suscité d'intérêt chez les voisin-e-s, c'est que c'est un quartier en train de devenir de plus en plus mort, où il n'y a pas forcément beaucoup d'activités, situé entre le centre-ville et une grosse cité périphérique, où il ne se passe pas forcément grand-chose hormis les trucs organisés par la ville. Je pense que ça a fait plaisir à pas mal de personnes de voir que des gen-te-s veulent faire revivre la vie culturelle et du quartier au sens large.

5. Point de vue juridique, comment cela s'est-il goupillé ?

Björn : L'huissier est passé trois jours après notre arrivée pour signaler l'occupation du lieu. Les personnes présentes ont refusé de déclarer leur identité et le problème qui s'est posé, c'est que la porte du garage était ouverte, l'huissier n'a pas pu voir le nom de l'ÉNa, association revendiquant l'occupation, qui était inscrit sur la porte. On lui a ripulé de contacter notre avocate, mais on a appris par la suite que ce n'est pas une obligation de la part de l'huissier, et que seul l'avocat adverse était habilité à le faire. Puis, assez rapidement, on a eu la crainte de se prendre une procédure anonyme dans le dos, ce qui réduirait la durée de vie du squat car c'est une procédure très rapide où nous ne sommes pas convoqué-e-s au procès. Manque de bol, ça s'est vérifié exact deux semaines plus tard. On a quand même essayé de contacter l'agence immobilière (EPFL) qui gère le garage, et essayé de trouver le nom de l'avocat-e adverse, pour revendiquer l'occupation au nom de l'ÉNa. Mais le téléphone n'ayant aucune valeur juridique, ces deux contacts ont été complètement inexploitable pour nous.

Finalement, dix jours après le passage de l'huissier, on s'est vu-e-s signaler notre expulsion immédiate. Notre décision a été de faire un référé, histoire de casser le jugement et de faire reconnaître l'ÉNa comme association occupante officielle du lieu, ce qui a été fait dans la journée. Le référé a eu lieu 3-4 jours plus tard. Donc on s'est retrouvé-e-s pendant ce temps à devoir gérer le stress lié à l'expulsion hypothétique du lieu, avec la possibilité de descente des flics à n'importe quel moment, et surtout le matin. En effet, on ne les voyait pas trop arriver à un autre moment à cause de l'emplacement, et du fait qu'il y ait du monde en permanence à l'arrêt de tram juste devant. On a donc dû évacuer une bonne partie du matériel pour le mettre en sécurité, ce qui a réduit l'activité du lieu durant tout, le reste de l'occupation, surtout pour ce que l'on voulait mettre en place rapidement, comme la zone de gratuité, l'infokiosque, ...

Donc, le mardi, au tribunal des référés, le juge s'est déclaré incompétent pour juger l'affaire, et a donc renvoyé le dossier au juge qui avait déjà statué notre expulsion le vendredi précédent, ce qui était déjà mauvais signe. De même, le jugement s'est fait 24h après, ce qui signifiait bien la volonté de la mairie de nous virer assez rapidement, tout comme leur avocat, apparemment un vieux briscard du barreau d'environ 75 ans, ce qui laissait penser aussi qu'illes avaient mis les moyens pour nous virer. Ça s'est donc plutôt mal passé, l'avocat adverse ayant beaucoup joué sur la forme de la procédure et sur le fait qu'illes avaient dans leur dossier une pièce stipulant qu'on était un collectif d'individu-e-s, et donc pas une association légalement déposée. Illes ont nié tout contact entre nous et l'EPFL. Illes ont clairement refusé de voir notre droit légitime à nous reconnaître en tant qu'association déclarée, pour pouvoir nous expulser rapidement. Donc 24h après, on apprenait à nouveau qu'on était immédiatement expulsables. Nous avons donc décidé

collectivement en AG de partir le lendemain soir du verdict. La police est donc venue, le surlendemain en pleine journée.

6. Quelles ont été les relations avec les médias ?

Björn : Les médias sont venus tout aussi vite que l'huissier (le Républicain lorrain, puis l'Est républicain). Nous leur avons dit que nous ne souhaitions communiquer avec eux que par un communiqué de presse rédigé collectivement et envoyé dans la journée, ce qui a été fait un peu tardivement. Au bout du compte, illes ont juste fait un article assez rapide et général à ce moment, avant d'envoyer un deuxième journaliste, avec qui il y a eu une petite discussion. Comme d'habitude, illes ont fait preuve de grande honnêteté journalistique en publiant un deuxième article assez immonde dans l'Est Républicain, plein de clichés habituels sur les squats, plein de raccourcis sur l'historique possible des gen-te-s habitant-e-s dans le lieu, et plein de caricatures sur les conditions d'hygiène en squat, où illes ne se basaient que sur des récits de flics après expulsions, en oubliant de préciser que souvent, la police qui vide un squat laisse énormément de traces en détruisant soit les effets personnels des gen-te-s, soit la maison (système électrique, d'eau, ...) pour qu'elle ne soit pas réoccupée ensuite. L'Est Républicain a aussi voulu être gage de caution politique en essayant de donner leur vision de ce qu'est l'autogestion. On a essayé de répondre à ça par un deuxième communiqué de presse qui n'a jamais été publié. Il n'y a plus eu d'autre contact avec les journalistes, hormis quelques brèves écrites plus tard pour stipuler l'expulsion. Il y a aussi eu un communiqué de presse d'un représentant local du MPF, accusant L. Hénart d'avoir soutenu un collectif de la gauche anarchiste nancéenne en leur tendant la main avec des vues électoralistes.

7. Et avec la flicaille ?

Björn : Les flics municipaux sont venu-e-s le deuxième jour et ont fait un peu les chands dehors, en essayant de nous faire ouvrir la porte, ce qu'on a refusé en leur disant que nous étions là à titre légitime, étant officiellement dans le lieu depuis plus de 48h, avec comme preuve de notre occupation une enveloppe timbrée et datée. On leur a dit que c'était notre lieu de vie, avec nos affaires personnelles, que nous étions protégé-e-s par la loi, et que du coup, illes n'avaient aucun droit de rentrer, et que s'illes entraient, illes s'exposaient même à des poursuites juridiques. Illes ont tourné un peu autour et sont reparti-e-s tranquillement.

Agnetha : Il y a eu aussi les RG qui sont venu-e-s le lendemain. Illes nous ont reconnu, ont dit que c'était toujours la même bande que les autres squats d'avant, puis sont parti-e-s en nous disant « à bientôt », sans essayer d'entrer. Puis, les flics sont revenu-e-s au premier concert, le vendredi, nous ont demandé d'ouvrir, ce qu'on a refusé. Illes sont resté-e-s un moment devant la porte, et sont parti-e-s sans revenir. Mais illes ont réapparue-e-s au deuxième concert, et là, c'était plus tendu. Illes revenaient toutes les 10 minutes environ, voir moins, se sont arrêté-e-s plusieurs fois. On a refusé d'ouvrir et illes nous ont menacé de nous gazer par la boîte aux lettres, qu'on a donc fermée. Plein de gen-te-s du concert venaient voir ce qui se passait et ne comprenaient pas vraiment la situation. A un moment, les flics sont revenu-e-s, on tenait la boîte aux lettres fermée et illes nous tapaient dans les mains à coups de matraque. Puis illes sont encore repassé-e-s quelques fois sans vraiment s'arrêter. C'était très tendu. Puis, après ce soir là, illes ne sont plus jamais revenu-e-s jusqu'à l'expulsion.

Cette expulsion s'est faite avec les CRS, la BAC et beaucoup de policier-e-s. Toute la rue était bloquée, illes avaient des échelles pour rentrer. Nous avions quitté les lieux le matin même, très tôt. Illes sont resté-e-s longtemps dedans, ont arraché et repeint toutes nos affiches, soudé la porte et mis des grilles sur les murs accessibles. On a vu un voisin prendre une photo. Il s'est fait courser par dix flics, matraque à la ceinture, jusqu'à dans son immeuble. Illes l'ont ramené jusqu'au squat pour lui faire un contrôle d'identité. Les flics disaient à tou-te-s les passant-e-s que même un animal ne vivrait pas là dedans tellement que c'était crade, etc... Illes nous ont repéré-e-s et nous ont dit quelques mots, comme « Fermeture pour cause d'ouverture », etc...

8. L'autogestion n'est pas une organisation facile à mettre en place. Comment cela s'est déroulé, quels ont été les problèmes rencontrés ?

Björn : Les prises de décision se faisaient par assemblée générale le soir, où se posait le problème d'importantes fluctuations du nombre de participant-e-s. On fonctionnait beaucoup par panneaux, pour les tâches à faire, les décisions prises, le fonctionnement des chiottes secs, du coin vaisselle, les comportements dans le lieu, la cuisine végétarienne, le mode de fonctionnement du prix libre, etc... Sinon, globalement, je tire personnellement un bilan pas trop négatif, en tout cas des réunions, des AG et discussions collectives.

Agnetha : Il y a eu aussi une très nette amélioration dans la répartition de la parole durant les réunions, par rapport à l'avant-ouverture.

Björn : Oui, clairement. Et hormis la fin, certainement à cause de la fatigue, où les choses se compliquaient, les réunions étaient assez bien menées, assez constructives, et, on a essayé, assez brèves, au vue des urgences à répondre, soir par soir rapport aux média, à la justice, à la vie dans le lieu, la vaisselle autogérée au minimum, les déchets et le ménage, la cuisine, histoire de manger des repas complets et équilibrés. Ça a été difficile à mettre concrètement en place, sachant que de nombreuses personnes laissent leur assiette traîner après avoir mangé, sans trop se soucier des personnes qui allaient le faire pour elleux, sachant que parfois il les se retrouvaient avec une montagne de vaisselle à faire, en plus de la vaisselle collective. Tout ça dans des conditions un petit peu chiantes, avec eau froide, bassines et jerricanes. Pareil pour la bouffe, les gen-te-s ne prenaient peut-être pas assez d'initiatives, peut-être de peur de se lancer dans la grande aventure de la bouffe collective, qui n'est pas forcément toujours évidente. Mais on n'a pas trop mal mangé quand même, on s'est fait de bons petits plats. On a essayé de faire tourner, au moins, faire participer au minimum les gen-te-s à l'épluchage, la cuisson, etc... Après, on a suggéré l'idée d'un tableau où les gen-te-s s'inscrivent, mais cela n'a pas eu le temps d'être mis en place. Il y a eu des progrès faits par quelques personnes, qui géraient beaucoup mieux la vaisselle et cuisson après que ce problème ait été soulevé.

Après, c'est clair que l'autogestion n'est jamais une chose gagnée en squat, et que gérer la vie quand il y a du monde, ça peut vite être désarmant, pour peu que tu sois un peu fainéant-e dans ta vie et que des fois tu as déjà du mal à gérer un appart à un-e ou deux...

Agnetha : Puis il y a eu aussi quelques autres problèmes. Au début, on était beaucoup, largement assez nombreux-ses. Mais après, il y a eu beaucoup de monde qui est parti aux vendanges et du coup, parfois le soir, on était assez peu à dormir, seulement 4 ou 5. c'est aussi arrivé plusieurs fois qu'en journée, on ne se retrouve plus que 2 ou 3. Ce qui était un peu dur. Par contre, à la fin, lorsqu'on risquait fort d'être expulsables, il y a eu vraiment beaucoup de monde qui nous soutenait le soir, la nuit et très tôt le matin.

Björn : Par rapport aux concerts, on avait refusé d'utiliser le système de tableau par tranche horaire, où chacun-e s'inscrit. On a préféré autogérer complètement le truc, sans avoir besoin de dire que tel-le est là à telle heure, à tel poste, et pour faire en sorte que tout marche relativement comme ça. Ce qui a relativement bien marché au premier concert. Au deuxième, un peu moins. Après, est-ce que c'est du au fait que des gen-te-s ont l'air de se plaire à des postes fixes et que du coup on se retrouve au final dans des situations où ça tourne un peu moins bien. Peut-être, la fête aidant aussi, les soirées passent vite, on ne voit pas forcément que certaines personnes sont à des postes depuis longtemps, et ça s'est peut-être plus manifesté en fin de soirée, où les personnes qui commençaient à être lassées ont demandé un peu de relais, et au final, ça a beaucoup moins bien marché à ce deuxième concert. On n'a hélas pas pu re-testé ça vu qu'il n'y a pas eu d'autres concerts avant l'expulsion.

9. Pour finir, aujourd'hui, où en êtes vous personnellement, par rapport à vos attentes, déceptions, succès dans ce squat ?

Björn : Point positif, de ce que je retire de cette expérience, c'est que déjà à ma grande surprise, au début, j'étais partie prenante du projet de l'éNa en tant que personne motivée pour participer à l'ouverture d'un lieu dans lequel je me voyais dynamiser pas mal d'ateliers, essayer de lancer plein d'activités, notamment au sein de l'infokiosque ou des concerts, ou le partage de savoirs culinaires et l'autogestion qui va avec. Dans ma tête, je ne me voyais absolument pas habiter là-bas, et je me vois 3 semaines après, avec le recul, avoir vécu mes premières nuits dans ce lieu sur un matelas complètement pourrivi, avec des ressorts complètement morts, alors que j'ai un super matelas ! Il y avait quelque chose qui a fait que, jour après jour, je n'avais pas envie de partir de ces quelques murs. Les gen-te-s essayaient de me dire « eh, Björn, tu ne

veux pas rentrer chez toi, tu es sur », et dans les premiers jours de l'occupation, je n'arrivais pas à dire oui. Je ne pouvais pas partir. Par rapport à ça, je pense que j'ai passé 3 semaines d'une intensité vraiment folle sur pleins de points de vue. J'ai rencontré une équipe assez intéressante, pleine d'individualités assez intéressantes, que je ne connaissais pas, avec qui je n'avais jamais fais de choses, et avec qui j'ai maintenant envie de faire des choses, et je trouve que c'est quelque chose de très important. Niveau humain, je pense que ça a été une expérience très très riche de fous rires, de discussions en AG peut-être plus sérieuses, mais qui étaient super intéressantes. Et pour quelqu'un qui devenait de plus en plus nihiliste sur la vie collective, ben j'ai pris une petite claque dans la gueule, c'est cool, ça fait du bien ! Et après, sur ce qui s'est passé, les activités, ce qu'on a fait, je me suis amusé tous les soirs à peu près, je pense. Forcément, j'aurais eu envie de pouvoir faire bien plus de choses, c'est clair !

Mais un gros problème de la vie là bas, je pense, c'est que c'était quand même pas très rock'n'roll. On avait un poste à piles qui a juste fonctionné quelques fois. Je crois que c'est peut-être le seul truc qui m'a manqué, je crois. Quand tu vis dans la musique, c'est un truc qui fini par te manquer au bout d'un moment. Mais bon, non, sinon, que ça soit les moments de stress, que ça soit les moments de fous rires, ouais, c'était chouette ? ce qui me fait plaisir, c'est de voir que malgré l'arrêt de cette occupation, il y a plein de gen-te-s qui ont envie de relancer quelque chose plus que jamais, et puis de ne pas se faire avoir comme ça a été le coup là, et c'est plutôt bien.

Agnetha : Ben, moi, je n'avais pas beaucoup d'attentes parce que je n'y croyais pas du tout, je ne pensais pas que ça ouvrirait, je pensais qu'on allait tou-te-s se prendre la tête, donc de ce fait, je ne peux être qu'heureuse de ce que j'ai vécu, parce que c'était vraiment super bien pour plein de choses. De déceptions, j'en ai presque pas, à part peut-être quelques problèmes d'autogestion qu'il y a eu, et puis le manque de musique, et aussi le fait que le sleeping soit un peu petit par rapport au nombre de personnes. Sinon, j'ai trouvé ça vraiment bien sur le plan humain. On s'est rencontré-e-s, on a rencontré du monde, on a mieux fait connaissance, on s'est bien éclaté-e-s, on a bien ris tout le temps, on était crevé-e-s, c'était super intense, c'était super bien quoi ! Puis sinon, je trouve qu'on a organisé plein de trucs juste pour deux semaines et demi, et ça, c'est vraiment bien aussi. Mais après, j'aurais aimé que ça dure plus longtemps et c'est vrai qu'on n'a peut-être pas trop assuré avec le huissier, c'était dommage. Mais c'est aussi dû, je pense, qu'au départ on n'était peut-être pas assez uni-e-s pour pouvoir mettre des noms, pour savoir qui prenait le risque de passer en procès, etc...

Björn : Juste encore un petit truc que j'ai trouvé vraiment super cool, c'est qu'à Nancy, il y a quand même eu pas mal d'expériences de squat, il y a souvent eu des retours positifs avec le voisinage, et là, je tiens à souligner qu'il y a vraiment eu une vie de quartier que j'ai trouvé très intéressante avec les voisin-e-s. C'est ce genre de choses, qui pour moi est super primordial pour tenir un lieu, savoir recréer des rapports entre les gen-te-s, quelles que soient les origines sociales, quelles que soient les situations, apprendre à se parler tout simplement dans nos vies, dans nos villes. Partager une connaissance, un savoir, et puis essayer de monter aux gen-te-s qu'il existe autre chose que le prémaché de vie qu'on nous offre au travail, télé, mariage et vie normalisante, pour d'autres projets de vie, montrer que c'est possible. Voir que certaines personnes, qu'on ne soupçonne pas forcément, vont être intéressées par ce genre de choses, voir que ça attire leur curiosité, c'est déjà super chouette. Ça c'est une victoire, petite.

Agnetha : Moi, pareil, je n'ai pas insisté non plus sur l'ouverture qu'a eu le squat sur l'extérieur, mais j'ai trouvé ça vraiment super bien, on a réussi à causer aux voisin-e-s. Je n'ai pas insisté non plus sur le soutien qu'on a eu de nos ami-e-s, et il y a eu vraiment beaucoup de monde, des étudiant-e-s ou non, qu'on nous ont vraiment beaucoup soutenu, en venant à 5h du matin pendant très longtemps quand on était expulsables. C'était vraiment bien.

Björn : Voir que les gen-te-s avaient moins peur de certaines dégaines bizarres de personnes qui habitaient dans le lieu...

FUCK THE LAW



SQUAT THE WORLD

Voilà enfin quelques brèves
parues dans l'Est républicain au
moment de l'occupation du
Cambouis. Juste pour rire...



Cynique (22/09/06)

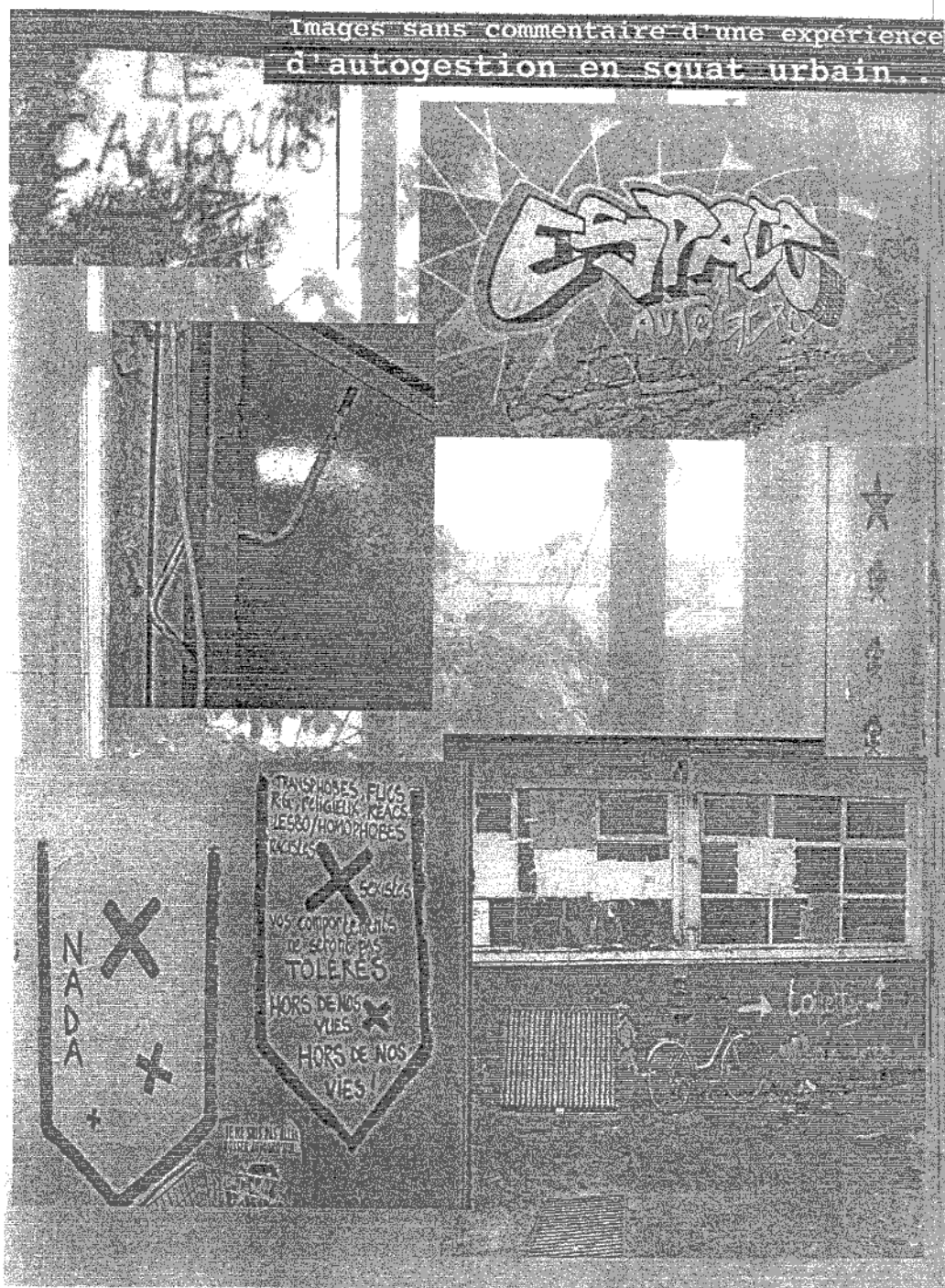
L'adjoint au maire MPF Guy Boiché a sursauté hier matin en lisant notre article sur les squatteurs du garage Blandan. « Je ne m'explique pas l'attitude de Laurent Hénart qui soutenait en juin dernier, l'occupation illégale d'un local appartenant à l'EPFL, ceci au risque de mettre en péril la sécurité des squatteurs et du voisinage », déclare le représentant de Philippe de Villiers. « Est-ce par souci de promouvoir la pseudo-culture décadente (pardon décalée) de ces prétendus artistes ? Est-ce par souci de flatter les tenants de cette gauche anarchiste en vue des prochaines échéances électorales ? », interroge Guy Boiché avant de remarquer non sans cynisme : « que l'exemple donné par le député sera interprété comme un appel à ne pas respecter la loi en matière d'occupation des locaux par l'ensemble des associations culturelles de la ville ». Bigre !

BRUIT (28/09/06)

Conseiller régional FN, Jean-Luc Manoury s'indigne « que l'ancien garage Blandan soit toujours illégalement occupé par l'association anarcho-gauchiste Espace Nancéen Autogéré, et il espère « que la procédure d'expulsion sera plus rapide qu'à Cachan ». Selon lui, « les habitants du quartier qui l'ont interpellé acceptent de plus en plus mal le bruit occasionné par des concerts spontanés jusqu'à 3 h du matin, ainsi que le nombreux flux de population sur le parking et aux alentours ». « Les responsables politiques nancéiens dont Laurent Hénart, l'adjoint à la culture, doivent faire respecter la loi car une parole sans un acte est un bruit », lance l' élu frontiste.

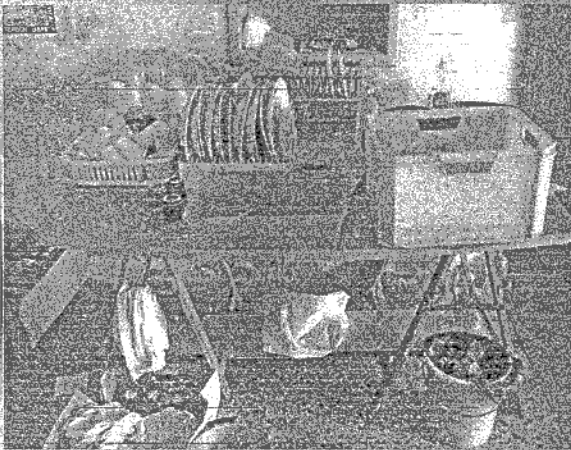


Images sans commentaire d'une expérience
d'autogestion en squat urbain...



LA PHILOSOPHIE D'ASTERIX

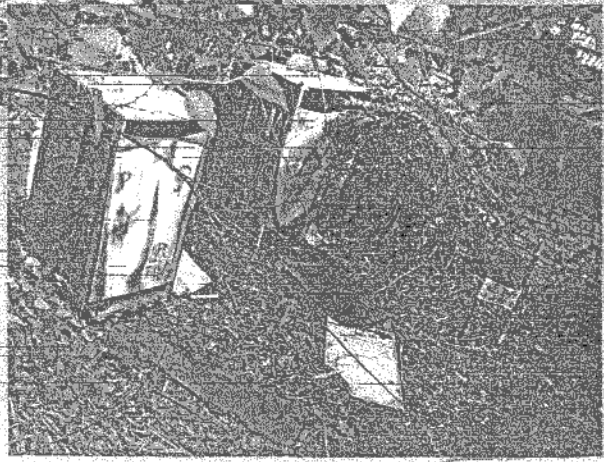
...brève



mais



intense.



Nous (les anars) avons déjà perdu. Le capitalisme et l'Etat se sont montrés suffisamment puissants pour anéantir toute forme de contestation et de critique. Pour preuve, regardons un peu les dernières contestations massives rapidement discréditées par les tenant-e-s des pouvoirs. Regardons de l'autre côté la multitude d'actes militants isolés soigneusement étouffés et vite effacés. Regardons enfin notre incapacité flagrante à dialoguer avec le monde non-anar.

Ainsi, je n'ai aucun espoir de victoire de notre part contre ce monde pourrissant et sur-puissant. Je pense cependant que nous avons tout intérêt à éliminer progressivement de nos vies toutes ces choses qui nous gênent : patriarcat, capitalisme, pouvoir, etc... Si nous nous organisons collectivement pour ne plus avoir besoin et pour subir au minimum les structures étatiques, patriarcales et capitalistes, nous pourrions alors affirmer qu'au moins, ce monde puant n'aura pas totalement gagné. De même, si au sein de nos propres cerveaux nous réussissons à anéantir tout relai de sexisme, de racisme, de capitalisme, de pouvoir, nous pourrions aussi affirmer que l'Etat et le capitalisme auront perdu définitivement ces bastions de conquêtes potentielles.

Nous ne pouvons qu'espérer prendre des places d'irréductibles individu-e-s qui résistent encore et toujours à l'envahisseuse. Si nous arrivons à vivre indépendamment du monde que l'on conteste, à développer nos propres circuits de vie (alimentation, logement, culture, relations sociales, etc...) alors nous pourrions regarder le patriarcat-capitalisme et lui faire un pied de nez...

Cependant, je ne veux ni vivre en communauté autarcique et marginale dans un monde de rêves amenant à ignorer le monde réel, ni passer mon temps à provoquer, à briser des vitrines, taper sur les flics et pratiquer le sabotage, ces choses m'amenant à un moment à renier mes aspirations. Je pense que ces deux aspects sont intéressants, et je veux réussir à jongler habilement pour vivre mes aspirations tout en contribuant à la critique du monde que l'on nous impose. Mais je ne veux pas me sacrifier pour une hypothétique lutte (finaleuh...). La seule utilité de la contestation est de faire exister une critique et de demander un effort au méchant système pour l'anéantir, c'est tout !

Ces deux aspects peuvent prendre de nombreuses formes. Cela va de cultiver son potager à saboter des chantiers de prisons. De détruire des caméras de vidéosurveillance jusqu'à construire une vie collective autogérée. De mener à bien des projets culturels (musique, art plastique, littérature) jusqu'à décorer les murs des villes, etc... en passant aussi et surtout par la mise en questions de nos relations sociales et par une imagination inventive en matière de rapports aux autres et à soi-même.

Mais attention, je ne suis ni un émeutier modéré, ni un hippie révolté. Je suis simplement un individu qui cherche... et qui trouve parfois... souvent... qui doute, qui s'emballe, qui pleure, qui essaye d'adopter au mieux ses actes selon les situations et ses pensées qui évoluent.

Je veux allier ma rage avec ma capacité de création.